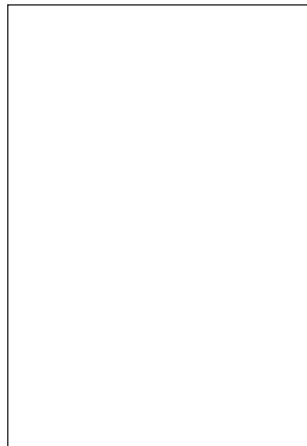


en victime (l'affaire du cousin) et en objet, à travers la sexualité bien sûr mais aussi la visite chez la gynécologue ou l'épisode de la courtisane. Surtout, avec pertinence et acuité, en connaisseur de *"la logique des hommes"*, l'auteur vise où il est certain de faire mouche, là où les hommes, dans toute leur splendeur, bonimenteurs à qui mieux mieux sur leur libéralisme et leur bienveillante disponibilité à l'égard des modestes velléités d'autonomie de la gent féminine, auront le plus mal et devront illico lever le masque : le sexe !

Rachid tombe par hasard sur *Kramer contre Kramer*. Il regarde le film sur son écran, mais, diffusé en anglais, n'y comprend rien. Les images défilent devant lui sans révéler leur sens véritable. Il s'adonne alors à mille et une supputations et autant d'interrogations sur les formes prises par la séparation. Lui qui encense la beauté de Meryl Streep et son sentiment maternel lui refuse le droit d'abandonner son mari et peut-être son enfant. Il s'agirait d'une *"faute"* aux yeux de Rachid.

"Non, Meryl Streep ! Garde-toi bien d'être un soutien pour ma femme !" clame-t-il, vouant aux gémonies non seulement l'actrice américaine mais aussi les femmes occidentales en général, qui *"n'ont rien à voir avec nous"*, les modèles importés des États-Unis et celles qui au Liban transgressent les codes. Et de citer la chanteuse Sabah, la comédienne Nidal al-Achkar ou la romancière Hanan El-Cheikh. Finalement, semble dire Rachid El-Daïf, si au lieu de toujours mettre au centre des débats *"la question du statut de la femme"* on interrogeait plutôt le statut de l'homme et les représentations sociales de la masculinité. Ce qui pose problème n'est pas tant le souci d'émancipation des femmes que le carcan d'une virilité masculine sacralisée. De même, *Qu'elle aille au diable, Meryl Streep !* n'invite pas à opposer sociétés occidentales et arabes mais plutôt à analyser la façon dont les sociétés arabes reçoivent et perçoivent les milliers d'images qui quotidiennement sont déversées sur les écrans des télévisions. *M. H.*



lais de sa mère ci-devant Fatima et devenue Simone. La pauvre femme a perdu la raison. Il abandonne du même coup une illusoire perspective d'ascension sociale tracée par l'école de la délinquance. Le père avait déjà abandonné femme et enfant quand ce dernier n'avait pas trois ans pour revêtir une panoplie du parfait petit voyou de bas étage. La fugue de Lancelot en terre armoricaine cache un but : changer d'identité pour celle d'un autre gamin disparu. Sa nouvelle famille, trop heureuse de retrouver celui qu'elle croit ou feint de croire sien, va le choyer et lui offrir une nouvelle identité mais aussi un nouveau départ dans la vie. *"Et je pensais être devenu quelqu'un. Pas seulement quelqu'un d'autre. Quelqu'un."*

Mais voilà, semble dire Gérard Alle, on n'échappe pas aussi facilement à ses ancêtres. Lancelot Morvan, devenu Loïc Arzur, va être rattrapé par son histoire et replacé, malgré lui, au cœur du puzzle d'une mémoire familiale engluée dans le meurtre, la lâcheté et la fuite, une mémoire également enracinée dans une

Lancelot fils de salaud. 1)- La Fugue de l'escargot

Gérard Alle

Les contrebandiers éditeurs, 287 p., 15 euros

► Lancelot est bien sûr un enfant de Bretagne. Comme le titre l'indique, il n'a pas vraiment de quoi être fier de son ascendant. Pour le moment, c'est-à-dire au début de ce récit qui devrait compter, selon l'éditeur, deux autres tomes, il ne connaît pas grand-chose de son père. Sa mère qui l'a élevé reste un

mystère et de ses grands parents, il ignore tout. Tout cela n'est pas forcément un handicap pour démarrer dans la vie, mais n'aide pas non plus à fonder une existence et à déterminer ce qui correspond aux legs des origines de ce qui les régénère ou l'en éloigne. À quinze ans, Lancelot quitte le domicile borde-

autre terre et une autre culture, loin dans le Sud marocain, en pays berbère. Gérard Alle déroule son récit en alternant le présent – la fugue de Lancelot – et le lointain passé, l’ancrage marocain de la famille. Ici, le lecteur découvre l’histoire du grand-père paternel, le lieutenant François Morvan, volontaire dans l’armée coloniale, parti lui aussi à la recherche d’une autre identité, expier une faute en acceptant de devenir agent de renseignement au fin fond du pays chleuh. Progressivement, le passé pas toujours reluisant des deux générations qui ont donné vie à Lancelot sort des nimbes du secret et des non-dits. Le lecteur, avec Lancelot, reconstitue les fils brisés de cette quête des origines.

Le texte n’échappe pas à un côté fabriqué (méli-mélo de l’histoire familiale, avancée de l’enquête généalogique), le ton en est parfois convenu (critique sociale appuyée, présentation du Maroc colonial, description de la société berbère) même si certaines pages renferment aussi nombre d’informations et de détails justes sur le monde berbère. Mais enfin Gérard Alle réussit à titiller la curiosité du lecteur quant au devenir de Lancelot : *“Je dois parler, pour arrêter l’hémorragie, et faire en sorte que les blessures ouvertes par mes aïeux, et ravivées, génération après génération, se referment enfin”*, dit le gamin. Parviendra-t-il à se libérer du poids de ces ancêtres ? Question universelle si l’en est... M. H.

fait sentir, mais aussi sans doute amplifié par le sentiment qu’il éprouve pour la propriétaire de ce magasin. Car même les activités routinières se ressentent du poids des ans ; maints petits détails rendent pénibles les choses ordinaires et compliquent nécessairement le moindre jeu de séduction. Son quotidien se détermine dès lors par cette rencontre et par sa volonté de récupérer l’objet. Le peu de temps qu’il n’y consacre pas se réduit à quelques rares visites que lui rend une jeune femme qu’il continue d’encadrer pour sa thèse. Le lien avec cette étudiante constitue une sorte de transition avec le temps passé. Par elle on devine le monde de la recherche actuelle et ce qui s’y joue en termes de terrain d’enquête et d’enseignement. C’est par elle que l’on voit un autre bout de New York, celui des familles mexicaines, et aussi le temps présent. Un temps et une perspective qui ne font guère contre-poids dans la vie du savant vieillissant avec ceux qu’incarne la propriétaire du magasin : ceux du passé, de l’Europe du nazisme et de l’émigration forcée des juifs vers les États-Unis.

Abdelhafid Hammouche

Le témoin du mensonge Mylène Dressler

traduit de l’anglais (États-Unis) par Bernard Turle
Philippe Rey, 2004, 237 p., 18 euros

► C’est lors d’une promenade qu’un homme vieillissant – le Dr Martens – va voir dans un magasin d’antiquités de New York un objet ayant appartenu à sa famille. Cette rencontre insolite, où il se trouve en face de la table à ouvrages de sa mère, va perturber sa vie en ramenant à la surface son enfance. Cette table a quitté l’appartement de ses parents à Rotterdam lors de la Seconde Guerre, mais elle n’est pas à vendre. Il va néanmoins tenter toutes sortes de stratagèmes pour la récupérer, sans dévoiler à la propriétaire du magasin l’étrange lien qui se noue autour de cet objet. Cette rencontre avec l’objet et son actuelle propriétaire suscite

un trouble sur le temps révolu – celui de sa mère, de sa famille, de son émigration après la guerre depuis la Hollande alors qu’il était tout jeune – et sur le vieillissement. Le trouble qu’il en ressent est, en effet, multiple : lié aux difficultés que le vieillissement lui

Erec et Enide Manuel Vasquez Montalban

traduit de l’espagnol par François Maspéro
Le Seuil, 2004, 275 p., 20 euros

► Il y a de la mélancolie pour dire le temps qui passe, dans ce roman où Manuel Vasquez Montalban nous introduit dans trois mondes : celui d’un universitaire en fin de carrière, celui de son épouse et

celui de son neveu. Le regard du premier porte la marque de ces questions de fin d’une carrière brillante. La cérémonie pour saluer le passage à la retraite est l’occasion de se remémorer les étapes